

Faut-il parler d'un « monophysisme » arménien ?

par Raymond FONTAINE

Au premier siècle de l'ère chrétienne, le royaume d'Arménie était situé entre la Géorgie, au nord, et la Syrie-Mésopotamie au sud. Des Arméniens peuplaient aussi la Cappadoce orientale, appelée la petite Arménie. Sous le règne de Tiridate III (286-330), Grégoire, appelé l'Illuminateur, qui avait reçu une éducation chrétienne à Césarée, évangélisa l'Arménie. Consacré évêque par l'archevêque de Césarée, Grégoire institua un épiscopat arménien. Jusqu'au cinquième siècle, la conversion au christianisme fut lente, parce que l'enseignement se faisait en grec et en syriaque. Cette situation changea complètement quand Mesrop, appelé Mashtodz, eut inventé en 405 un alphabet arménien, eut traduit la Bible, rédigé des livres liturgiques et fondé des écoles où la langue arménienne fut enseignée.

Jusqu'en 451 la doctrine de l'Eglise arménienne était celle de l'Eglise universelle : la foi en la présence réelle dans l'eucharistie, le mariage indissoluble, la primauté de Pierre en ses successeurs. Les dogmes formulés par les trois premiers conciles furent intégralement reçus par l'épiscopat arménien. Ce qui est impressionnant, enfin, c'est l'accent porté dans le symbole arménien, dès le quatrième siècle, sur la réalité du corps du Christ :

lequel... s'est fait chair, devenu homme et né de la Sainte Vierge Marie par l'opération du Saint Esprit, grâce à laquelle Il a pris un corps, une âme, un esprit, en toute vérité et non pas en apparence. Après avoir été torturé, crucifié, enseveli, il est ressuscité le troisième jour, est monté au ciel avec le même corps, s'est assis à la droite du Père. Il doit revenir avec le même corps...

Après le concile d'Ephèse (431), auquel les évêques arméniens ne purent être présents à cause de graves difficultés de la part des Perses, le nestorianisme, condamné, se répandit pourtant en Arménie. Exactement à la même époque, Eznik de Golp écrivait sa *Réfutation des hérésies*, qui professe clairement toute la doctrine catholique et qui reflète généralement le dogme proclamé à Ephèse. Cependant, le mot grec *hypostasis* est traduit par le terme arménien *bnuthium* qui malheureusement a plusieurs

significations : nature dans l'usage courant, mais aussi essence, substance, personne, hypostase. Les Arméniens, pour légitimer leur monophysisme, citent une formule de saint Cyrille, qui est dangereuse (il combattit Nestorius) : *mia physis tou theou logou sesarkoméné* « l'unique nature du Verbe de Dieu incarnée ».

Basilio Talatinian, qui a consacré à cette question une étude approfondie¹, insiste sur le fait de l'absence des évêques de l'Église arméno-perse au concile de Chalcédoine, en 451. Toute l'Arménie perse était aux prises avec les Sassanides. Mais il y a, pense-t-il, une autre motivation : l'amertume profonde ressentie par les Arméniens quand l'empereur Marcien, qui avait tant fait pour la convocation du concile, refusa de secourir les Arméniens dans leur lutte contre les Perses. Cependant quelques évêques de l'Arménie romaine souscrivirent aux actes du Concile. Pour voir clair sur le fond du problème christologique et sur les événements qui suivirent le Concile de Chalcédoine, il faut revenir sur le développement historique de la question.

Quand Eutychès comparut devant ses juges, il répondit à leurs questions de la façon suivante :

- Le Christ nous était-il consubstantiel ?
- Non.
- Y avait-il en lui deux natures ?
- Il y en avait deux avant l'Incarnation, une seule après.

Et Eutychès affirma que telle était la doctrine des Pères. Il fut condamné. Le pape était alors saint Léon. Un concile ayant été convoqué par l'empereur à Ephèse, le pape Léon confia aux légats partant pour Ephèse une lettre connue sous le nom de *Tome* de Léon. La spéculation proprement dite n'y trouve aucune place. Léon ne démontre pas ; il juge et prononce. Toute sa doctrine se résume dans la formule : « une personne et deux natures ». Le Christ est une personne unique, possédant deux natures. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, convoqua à Ephèse un nouveau concile (449) qui réhabilita Eutychès, ce que le pape saint Léon appela le « brigandage d'Ephèse ». Un nouvel empereur, Marcion (450-457), sincèrement catholique, convoqua alors, avec l'assentiment du pape, un concile à Chalcédoine (octobre 451). Le dogme controversé y était exprimé en ces termes : « Un seul et même Christ, Seigneur, Fils unique, en deux natures (*en dyo physésin*), sans mélange, sans transformation, sans division, sans séparation ». Le texte fut accepté par acclamation et signé par la majorité des évêques présents (355 signatures sur 500 membres). La question des personnes fut réglée en même temps que la foi. Le fameux canon 28 fut adopté qui reconnaissait la primauté honorifique du patriarche de Constantinople et sa juridiction effective sur l'Asie mineure et la Thrace. Saint Léon refusa d'approuver ce texte et les

1. Basilio TALATINIAN, *Il monofisismo nella Chiesa armena, storia e dottrina*, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 1980, 122 pages.

patriarches d'Alexandrie et d'Antioche trouvèrent dans ce canon 28 un motif de plus pour rejeter le Concile de Chalcédoine.

La paix religieuse ne fut pas rétablie. Les décisions doctrinales furent incriminées : le nestorianisme, condamné à Ephèse, dénonça dès lors l'interprétation rigide des formules de saint Cyrille : « on détruisait maintenant l'intégrité humaine du Christ ». De plus, la formule du pape, sans être un compromis, tenait le milieu entre les deux tendances et elle rallia dans les deux camps les esprits modérés. Mais les esprits étaient trop échauffés pour qu'une pacification générale s'ensuivît. Les nestoriens virent dans Chalcédoine une réhabilitation de Nestorius ; les partisans rigides de Cyrille crurent voir dans les décisions du Concile de Chalcédoine un abandon de la doctrine d'Ephèse.

Désormais le monophysisme se présentera sous la forme de théories fort diverses. On peut les grouper en deux classes principales : le monophysisme strict et le monophysisme mitigé. Les monophysites rigides ou stricts prennent à la lettre le mot *physis* (« nature ») et enseignent qu'il y a dans le Christ unité de nature au sens propre des termes. Les monophysites mitigés tempèrent cette doctrine, dans la pensée sinon dans les termes : ils prétendent s'en tenir aux formules de saint Cyrille. Mais, à la différence de Cyrille qui accepta la formule antiochienne en 433, ils n'évitèrent pas l'hérésie par leur obstination à combattre les formules catholiques définies à Chalcédoine.

Basilio Talatinian situe les Arméniens parmi les mitigés et explique leur cas par la langue arménienne. De cela il donne un exemple : quand le catholicos Abraham (607-611) écrit à Kyrion, catholicos de Géorgie, à propos du *Tome* de Léon, il traduit la phrase :

Agit utraque forma cum alterius communione quod proprium est : Verbo scilicet operante quod Verbi est et carne exsequente quod carnis est. Unum horum coruscet miraculis, aliud succumbit.

de la façon suivante :

La forme des deux natures opère en communion de l'élément qui l'accompagne, avec l'un elle opère les œuvres divines dans la mesure digne de Dieu, avec l'autre les œuvres humaines dans la mesure convenable à l'homme.

Comme le montre Talatinian, les pronoms neutres *unum*, *aliud*, *quod* n'existent pas en arménien ainsi que l'expression *cum alterius communione*. La traduction exige ou bien une phraséologie ou bien la répétition du mot *natura* qui, en arménien, peut se traduire par « personne », « nature » étant senti avec le sens de « personne ».

De fait, les conciles arméniens, à commencer par celui de Tuin, ont reproché aux diophysites le passage du *Tome* de Léon, compris par eux comme une expression du nestorianisme, qui affirmait « deux personnes » dans le Christ. En effet, la suite du texte du message d'Abraham, cité plus haut, prouve cette position :

... ainsi, les Chalcédoniens enseignent « deux êtres », l'un, homme, soumis aux passions, l'autre, supérieur à l'homme, l'un « patron », l'autre « locataire », bien qu'ils envisagent une personne.

Dans un chapitre sur les tentatives d'union avec l'Eglise catholique, Tałatinian montre que les empereurs de Byzance, pour des motifs politiques autant que religieux, ont tenté au cours des siècles de ramener les Arméniens à la foi de Chalcedoine. Mais les moines arméniens, très influents dans le peuple, s'opposèrent toujours aux évêques favorables à l'union. Les moines invoquaient toujours les décisions du concile de Tuin (551-552). Depuis le Concile Vatican II, la hiérarchie arménienne se montre favorable à l'œcuménisme. En 1967, le catholicos de Cilicie, Khoren I^{er}, a été reçu par Paul VI, qui lui a déclaré : « Vous l'avez mentionné tout à l'heure : c'est le mouvement œcuménique qui vous a inspiré de nous rendre visite. » En suite de quoi le pape a envisagé une pleine communion dans la charité et la foi. En 1970, Vasken I^{er} déclarait : « L'Eglise arménienne est heureuse de participer au mouvement œcuménique et d'avancer avec les Eglises sœurs vers l'unité en se fondant sur son héritage spirituel et multiséculaire et en sa hiérarchie. » En lui répondant, le pape a rappelé la ressemblance de la position arménienne avec la position catholique.

Le fondement de la position des Arméniens est l'expression : « La nature du Verbe incarné est une ». Il faut donc savoir ce qu'ils entendent par « la nature du Verbe » dans l'Incarnation. Quand les Arméniens disent que l'union s'est réalisée aussi dans la nature, ils veulent dire que la personne du Verbe ne pouvant se séparer de sa nature entre dans une union qui doit se faire avec la nature. C'est pourquoi ils accusent les diophysites de faire une séparation entre la personne du Verbe et sa nature dans son union avec l'humanité. En effet, les diophysites n'affirment-ils pas que l'union est faite dans l'hypostase du Verbe ? Les Arméniens affirment que l'union est réalisée aussi avec la nature, mais ils ne disent pas si cette union se réalise médiatement ou immédiatement. Les diophysites, eux, croient que l'union avec la nature n'est pas « immédiate », mais s'opère par la médiation de l'hypostase du Verbe. Ce qui s'explique par le fait suivant : si l'union s'opérait sans médiation, elle impliquerait les deux autres hypostases du Père et de l'Esprit Saint. Les Arméniens condamnent les diophysites parce qu'ils séparent la personne du Verbe de sa nature.

Un théologien arménien, M. Ormanian, a donné un argument nouveau pour prouver que la nature du Christ est une et non pas double. Cet argument consiste à dire que si l'on parle de deux natures (et il ajoute : séparées), il faudrait nécessairement admettre que l'humanité du Christ existait avant l'union : ce qui est contraire à la foi. C'est toujours le spectre du nestorianisme qui revient.

Le grand argument des monophysites arméniens est le texte rédigé à Nicée (325) qui définit une fois pour toutes que le Christ est de la même substance que le Père. Cette substance-nature est une, une seule

réalité, en conséquence de quoi le Christ a une nature et non pas deux. C'est pourquoi, disent-ils, le concile de Chalcédoine n'est pas d'accord avec celui de Nicée. De plus, les monophysites s'autorisent de plusieurs textes du Nouveau Testament, dans lesquels le Christ ne distingue pas les natures : « Philippe, qui me voit voit le Père » (Jn 14, 9 ; cf. aussi Jn 6, 52 ; 9, 35-38 ; 3, 13, etc.).

Les Arméniens donnent encore un exemple : celui de l'union du corps et de l'âme en l'homme. Cet argument, pour eux, est la preuve de l'unique nature du Christ. Sans doute, cet exemple éclaire quelque peu le mystère de l'Incarnation mais il contient le péril d'introduire dans le Verbe quelque dépendance naturelle de la divinité par rapport à l'humanité. L'exemple du composé humain explique seulement la distinction des propriétés du Verbe incarné, mais non pas l'union survenue dans l'Incarnation. Les deux substances en l'homme (âme et corps) se réunissent pour former un composé de nature unique, un principe unique d'opération, parce que les deux substances sont ordonnées l'une à l'autre.

Ce qui caractérise l'attitude des Arméniens, c'est qu'ils sont épouvantés à la pensée de tomber dans le nestorianisme en admettant dans le Christ deux natures, deux volontés, deux opérations. C'est là la pierre d'achoppement. Ils pensent que parler de deux natures, c'est parler de deux personnes.

Les conclusions de Talatinian sont fermes : à l'origine, il y a une question de langue, de vocabulaire. Quand les Arméniens rejettent les « deux natures », ils rejettent la dualité des « personnes ». C'est pourquoi quand ils disent : « une seule nature », ils veulent, au fond, exprimer l'union ineffable que les Grecs, grâce à leur langue, ont exprimée par « l'union hypostatique ». C'est pourquoi le pape Paul VI a pu dire que le monophysisme arménien était plus « verbal » que réel.